

Une nouvelle hypothèse sur les deux recensions des *Synonyma* d'Isidore de Séville : quelques remarques critiques

Dans le dernier numéro d'*ALMA*, J. C. Martín (par la suite abrégé JCM) a publié un compte rendu de mon édition des *Synonyma* (= *Syn.*) qui, malgré son faible nombre de pages, vaut un véritable article¹ : en effet, il y propose une hypothèse originale à propos des deux recensions des *Syn.* Selon lui, Λ et Φ se trouvent dans le même type de relation que les deux versions de la *Chronique* d'Isidore, Λ étant antérieur à Φ ; un de ses arguments principaux (mais ce n'est pas le seul) est que selon lui Φ est écrit dans une langue plus correcte grammaticalement que Λ . Il faut remercier JCM de faire ainsi progresser la réflexion sur la tradition manuscrite des *Syn.* ; l'originalité et la qualité même de sa contribution m'obligent, en tout cas, à revenir sur mes propres théories. Il me semble néanmoins que son hypothèse est fragile, et je lui opposerais au moins six arguments :

(1) L'argument selon lequel Φ est écrit dans une langue plus correcte grammaticalement que Λ se fonde sur seize variantes très peu significatives, comme *tribuet* (Λ) / *tribuit* (Φ) en I, 7 : la variation *i/e* est extrêmement banale dans les manuscrits ; les autres variantes (*o/ū*, *i/u*, *i/ū* et *a/ā*) sont certes un peu plus importantes, mais elles sont très courantes elles aussi. D'une manière générale, ces micro-variantes posent un délicat problème d'interprétation : doit-on les considérer comme de simples variantes de copiste ou comme des variantes d'auteur ? J'ai choisi la première hypothèse, JCM préfère la seconde. La question ne pourra malheureusement jamais être résolue², mais il faut

¹ José Carlos MARTÍN, compte rendu de : *Isidori Hispalensis episcopi Synonyma*, éd. J. ELFASSI, Turnhout, 2009 (CCSL, 111B), *Archivum Latinitatis Medii Aevi*, 68, 2010, p. 368-371.

² Je voudrais néanmoins rappeler les raisons qui m'ont amené à choisir la première hypothèse : (1) dans les manuscrits médiévaux, les variantes du type *i/e* (comme dans *tribuet* / *tribuit*) sont très fréquentes, à tel point qu'on les assimile souvent à de simples variations graphiques ; (2) je persiste à ne pas comprendre pourquoi Isidore aurait changé *tribuet* en *tribuit* (pour reprendre le même exemple) ou vice versa, et l'explication proposée par JCM me laisse très sceptique, pour les raisons que je vais exposer dans les paragraphes qui suivent ; (3) j'ai essayé d'être relativement cohérent : à partir du moment où on considère *iucunda* / *iocunda* (I, 19) ou *mercis* / *merces* (II, 99) comme des variantes orthographiques – ce que JCM ne conteste pas –, il semble logique d'en faire de même pour *tribuet* / *tribuit* et les variantes du même genre (la difficulté, que je ne nie pas et que j'ai même exposée longuement aux p. CXXXVI-CXXXVII de mon édition, vient en fait des variantes du type *profugium* / *perflugium* ou *otio* / *otium*, qui sont moins facilement assimilables à des variantes orthographiques).

insister sur un point : c'est que même si JCM a raison, les variantes en question sont de toute façon très peu significatives et il est difficile de fonder un raisonnement sur des bases aussi fragiles³.

(2) JCM suggère que la plupart de ces micro-variantes sont du type Λ non classique / Φ classique, et c'est même un des éléments majeurs de sa démonstration. Or la réalité est plus complexe. En premier lieu, on peut s'interroger sur le bien-fondé de ce schéma binaire classique / non classique, qui reflète sans doute davantage notre perception scolaire du latin que la complexité de la réalité linguistique. Il faut reconnaître, cependant, qu'Isidore lui-même avait une conception assez scolaire de la langue (comme en témoignent par exemple diverses remarques dans le premier livre des *Differentiae*), et que l'opposition classique / non classique, bien que simplificatrice, est commode : ne serait-ce que pour pouvoir réfuter JCM sur son propre terrain, je vais donc la reprendre à mon compte dans les lignes qui suivent. Si l'on reprend l'hypothèse de JCM, on constate qu'il y a plusieurs exceptions à la règle qu'il expose : les micro-variantes ne se rattachent pas toutes au modèle Λ non classique / Φ classique. En II, 25, comme d'ailleurs JCM le reconnaît lui-même, la variante *consistat* (Λ) / *consistant* (Φ) est conforme à la norme classique. On peut dire la même chose de *quidquid boni* (Λ) / *quidquid bonum* (Φ) en II, 79. En II, 32, la variante *uinces* (Λ) / *uincis* (Φ) n'oppose probablement pas une forme non classique (qui serait due au passage de la 3^e à la 2^e conjugaison) et une forme classique (avec maintien de la 2^e conjugaison), mais plutôt un futur et un présent ; on doit d'ailleurs noter que F. Arévalo, qui avait pourtant une conception très classique du latin isidorien, a choisi la leçon *uinces*⁴. Enfin, en II, 19, il y a bien une opposition entre formes classique et non classique, mais là c'est Λ qui est classique et Φ qui est non classique : *non ducas uitam in otio* (Λ) / *in otium* (Φ). Dans ce dernier cas, le raisonnement de JCM se retourne contre lui-même.

(3) Si l'on accepte l'hypothèse de JCM que Φ est une version « corrigée » de Λ , le moins qu'on puisse dire est que cette « correction » fut très limitée. Parmi les seize micro-variantes déjà mentionnées, il y en a deux, par exemple, qui opposent *in* + abl. à *in* + acc. (en II, 19 et II, 99), et il n'est pas impossible, effectivement, que dans ces deux cas Isidore ait souhaité amender son texte pour le conformer à l'usage classique (nous avons vu, néanmoins, qu'en II, 19 c'est Λ qui a la forme classique). Mais alors, pourquoi ne l'a-t-il pas fait dans dix autres passages où le régime de la préposition *in* n'est pas conforme à ce qu'on attendrait d'un usage classicisant ?⁵ Cette remarque me permet aussi de répondre au reproche que me fait JCM d'avoir « normalisé » le texte

³ Il faut rappeler aussi que le nombre total de variantes entre Λ et Φ s'élève à 260 environ : dans mon introduction (p. CXXXVI-CXXXVII) j'ai accordé une très grande importance à ces 16 micro-variantes parce qu'elles posent un problème théorique délicat (sont-elles des variantes d'auteur ou des variantes de copiste ?), mais en fait leur poids est très faible.

⁴ Moi-même j'ai beaucoup hésité entre le futur et le présent, et je continue à hésiter. Le futur offre un sens tout à fait satisfaisant après la série d'impératifs qui précède, mais le présent donne à la phrase une valeur gnomique qui paraît encore plus appropriée, et globalement les témoins de la recension Φ me semblent très légèrement supérieurs à ceux de la recension Λ . Le cas des variantes *tribuet* / *tribuit* (I, 7), *arguet* / *arguit* (I, 28), *conteret* / *conterit* (I, 34), *instrues* / *instruis* et *insti-tues* / *instituus* (I, 43), *acuet* / *acuit* (II, 64) et *reddet* / *reddit* (II, 71) est différent, car là, comme l'a bien vu JCM, le contexte indique clairement qu'il s'agit de présents.

⁵ Voir J. ELFASSI, « La langue des *Synonyma* d'Isidore de Séville », *Archivum Latinitatis Medii Aevi*, 62, 2004, p. 80-81 (et *addendum* dans mon édition, p. ix, n. 11).

pour l'aligner sur l'usage classique : certes j'ai parfois choisi de rejeter dans l'apparat des variantes non classiques, mais c'est seulement lorsque la tradition manuscrite est partagée ; en revanche, lorsque les leçons non classiques sont imposées par le stemma je les ai conservées et je n'ai aucunement cherché à les « normaliser »⁶.

(4) Selon JCM, les « corrections » introduites par Isidore dans Φ concernent notamment l'emploi de *in* + abl. ou acc., et les confusions entre formes de 2^e et de 3^e conjugaisons. Or curieusement, ce type d'erreur se trouve dans des passages propres à Φ : *decidi in coeno* en I, 73, et *inpendit* (au lieu de *inpendet*) en II, 52. Nous avons déjà vu, en outre, la micro-variante de II, 19 : *non ducas uitam in otio* (Λ) / *in otium* (Φ). Si vraiment, comme le pense JCM, Isidore s'était préoccupé de « corriger » son texte, il serait étonnant qu'il y ajoute des « fautes » du même type que celles qu'il est censé enlever.

(5) JCM a raison de dire que Φ est parfois plus correct grammaticalement ou mieux écrit que Λ . Mais il y a beaucoup de passages où c'est l'inverse. Une des rares ruptures de construction des *Syn.* se trouve dans une phrase spécifique à Φ (en II, 52)⁷. Et si on se limite aux variantes alternatives Λ / Φ , on constate qu'en plusieurs passages le texte de Φ est moins soigné que celui de Λ . En trois endroits, le texte de Φ est même impossible à construire : en II, 8 (*deteriore peccatum*), II, 10 (*castitas... suppetere*) et II, 15 (*interire... superare*). En II, 17, la syntaxe de Φ (*extortus... caro mea*) est un peu bancal (il faut probablement comprendre que *caro mea* est mis pour *ego*), alors que celle de Λ ne pose aucun problème⁸ ; j'ajoute qu'il s'agit là d'une variante massive, incontestable, beaucoup plus significative que les seize micro-variantes si souvent mentionnées qui ont servi de base au raisonnement de JCM.

(6) On peut montrer, grâce à l'examen des sources, que dans certains cas Λ est antérieur à Φ (ce qui va dans le sens de l'hypothèse de JCM), mais dans d'autres cas c'est l'inverse. J'ai déjà traité cette question⁹, mais je voudrais rappeler ici que l'analyse des sources est beaucoup plus probante que les raisonnements stylistiques. En II, 68, JCM juge que Φ introduit une *uariatio* par rapport à Λ (*quae ore promis, opere adimple, quae ore doces, exemplis ostende* Λ / *quae ore promis, opere adimple, quae uerbis doces, exemplis ostende* Φ) et cet argument, il faut le reconnaître, est séduisant. Mais la source de cette phrase (et de tout le début du c. II, 68) est le *De institutione uirginum* (12, 3) de Léandre de Séville, qui a un texte plus proche de Φ (*quod docueris uerbis, ostendas factis*) ; il est logique de penser que le texte le plus proche de la source (Φ) précède celui qui s'en éloigne (Λ)¹⁰. Plus généralement, Isidore recherche la *uariatio*,

⁶ Le cas des micro-variantes étudiées ici est à cet égard exceptionnel, car le poids stemmatique des leçons Λ et Φ y est égal (si du moins on admet qu'il s'agit de variantes de copiste et non d'auteur). Dans ce cas on est obligé de se fonder sur des passages parallèles, et en l'occurrence ceux-ci semblent aller dans le sens d'un certain conservatisme linguistique : par exemple, comme on vient de le dire, Isidore emploie parfois *in* + acc. au lieu de *in* + abl. (ou vice versa), mais majoritairement c'est la règle classique qu'il respecte (on le constate aussi dans la *Chronique* telle qu'elle a été éditée par JCM, et dont la langue est tout aussi classique que celle des *Synonyma*).

⁷ Voir J. ELFASSI, « La langue... », p. 87.

⁸ Voir J. ELFASSI, « Les deux recensions des *Synonyma* », dans *L'édition critique des œuvres d'Isidore de Séville. Les recensions multiples*, éd. M^a. A. ANDRÉS SANZ, J. ELFASSI et J. C. MARTÍN, Paris, 2008 (*Collection des Études Augustiniennes. Série Moyen Âge et Temps Modernes*, 44), p. 155-156.

⁹ Voir J. ELFASSI, *art. cit.* n. 8, p. 169-173.

¹⁰ Voir J. ELFASSI, *art. cit.* n. 8, p. 170, et édition, p. LX, n. 194.

mais il recherche aussi les parallélismes, ce qui peut expliquer la correction introduite par Λ . JCM juge aussi qu'en II, 75, Φ est mieux écrit que Λ car il comporte une allitération (*facientem et obsequentem una poena constringit* Λ / *facientem et obsequentem par poena constringit* Φ). Mais là encore il apparaît que c'est Φ qui est plus proche de la source que Λ (Grégoire le Grand, *Moralia in Iob*, IX, 65, 98: *par etiam poena constringat*)¹¹. Peut-être Isidore a-t-il considéré que le monosyllabe *par* avait moins de force que le dissyllabe *una*? Quelle qu'en soit la raison, en tout cas, il semble apprécier davantage *unus* que *par*: en dehors de II, 75 il emploie une seule fois *par* (II, 52), alors qu'il utilise plus souvent *unus* (notamment en II, 4-5).

Je terminerai cet article par une dernière remarque, plus fondamentale car elle porte sur les principes mêmes de l'édition critique. JCM, jugeant que mon hypothèse n'est pas assez fidèle aux manuscrits, écrit que «la norme doit être de suivre les manuscrits plutôt qu'élucubrer sur les possibles intentions de l'auteur». Or cette remarque, apparemment frappée au coin du bon sens, est problématique: ce n'est pas parce que deux philologues interprètent différemment une ou plusieurs variantes que l'un peut prétendre être plus fidèle aux manuscrits que l'autre; en fait, ils sont tous les deux aussi fidèles aux manuscrits mais ils en donnent une interprétation distincte. Plus généralement, la tradition manuscrite (de quelque œuvre que ce soit) est une réalité complexe qui n'offre pas toujours une interprétation unique: faire une édition critique consiste précisément à en interpréter les données, en essayant de comprendre ce qu'a voulu l'auteur. L'hypothèse de JCM sur les deux recensions des *Syn.* et, dans ce cas précis, son explication des variantes du type *tribuet / tribuit*, constituent aussi une interprétation de la tradition manuscrite et une conjecture sur les desseins d'Isidore. C'est d'ailleurs parce que lui aussi a fait l'effort d'«élucubrer sur les possibles intentions de l'auteur» que son hypothèse est si intéressante.

En effet, je ne voudrais pas que la longue réfutation que j'ai faite de l'argumentation de JCM en donne une image injustement négative: il a eu le grand mérite de proposer une nouvelle hypothèse sur la tradition manuscrite des *Synonyma*, et par ses critiques mêmes il m'a obligé à approfondir ma réflexion sur ce sujet.

Jacques ELFASSI
Centre Écritures (EA 3943) – Université Paul Verlaine-Metz
elfassi@univ-metz.fr

RÉSUMÉ. — Réponse de l'auteur à José Carlos Martín, compte rendu de: *Isidori Hispaniensis episcopi Synonyma*, éd. J. Elfassi, Turnhout, 2009 (CCSL, 111B), *Archivum Latinitatis Medii Aevi*, 68, 2010, p. 368-371, qui propose une interprétation différente de la relation entre les deux recensions des *Synonyma*: antériorité de Λ , dont Φ serait une version corrigée par Isidore. L'argumentation repose sur la nature des variantes (d'auteur pour JCM, de copiste pour JE), leur valeur (opposition entre classique [Λ] et non classique [Φ] chez JCM, ce qui est contesté par JE), leur systématisme et leur qualité (ce

¹¹ Voir J. ELFASSI, *art. cit.* n. 8, p. 170.

que JCM décrit comme des « corrections » de Φ est, selon JE, limité et incohérent), et le rapport aux sources (dont Φ , selon JE, est parfois plus proche que Λ).

SUMMARY. — Answer to José Carlos Martín, review of: *Isidori Hispalensis episcopi Synonyma*, ed. J. Elfassi, Turnhout, 2009 (CCSL, 111B), *Archivum Latinitatis Medii Aevi*, 68, 2010, p. 368-371, who suggests a different interpretation of the relation between both recensions of the *Synonyma*: anteriority of Λ , of which Φ would be a version corrected by Isidore. The argumentation rests on the nature of the variants (of author according to JCM, of copyist according to JE), their value (opposition between classical [Λ] and no classical [Φ] by JCM, which is contested by JE), their systematicity and quality (what JCM describes as “corrections” of Φ is believed by JE to be limited and incoherent), and the connection with the sources (to which, in JE's opinion, Φ is sometimes closer than Λ).